Document generated on 10/11/2024 11:45 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le fugitif

Jean-Paul Beaumier, *Que fais-tu là ?*, Montréal, Druide, 2018, 208 p.

David Bélanger

Number 141, Spring 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92779ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bélanger, D. (2020). Review of [Le fugitif / Jean-Paul Beaumier, *Que fais-tu là ?*, Montréal, Druide, 2018, 208 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 91–94.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le fugitif

Jean-Paul Beaumier, *Que fais-tu là ?*, Montréal, Druide, 2018, 208 p.

L'ÉCRITURE de Jean-Paul Beaumier, disons cela d'entrée de jeu, réussit avec une acuité rare à donner aux petites choses leur juste poids. Dans ce recueil de nouvelles, son septième, l'auteur expose vingt-six portraits fragiles allant du drame sous les apparences — un secret se révèle — au tragique dans le quotidien — maman est morte, il faut régler les détails d'usage.

Le livre se construit autour d'un procédé qui, s'il peut paraître un peu mécanique — il y a là, écrirait Walter Benjamin, de la « reproductibilité technique » —, n'en demeure pas moins stimulant au fil des histoires. Ce procédé est le suivant : à partir de portraits effectués par la photographe Anne-Marie Guérineau, lesquels chapeautent chaque nouvelle, le nouvelliste tricote une fiction. On connaît d'ailleurs ce type de création pour l'avoir rencontré à divers moments. Les photos, en effet, exigent une narration pour gagner du sens. Rarement chargée de ce qu'on nomme, en peinture classique, l'instant décisif, ce moment du basculement lourd de ce qui précède et de ce qui vient, la photo propose plutôt un instant fugitif dont on mesure mal les tenants et aboutissants. Une vieille dame lit, dans un parc, un livre au titre improbable, *J'ai percé les mystères des soucoupes volantes* ; un homme nu, pudiquement assis sur un lit, observe l'objectif, cigarette au bec ; une dame au look doucement rétro exhibe son chat avec une fierté non dissimulée. Ces vingt-six clichés attisent la curiosité, et le titre de ce recueil de Jean-Paul Beaumier nomme la question procédurale de chaque texte : *que fais-tu là* — toi, étranger, devant l'objectif ?

Ainsi, comme devant un album de famille, mais d'une famille hétéroclite, le lecteur découvre à chacun des textes un nouveau portrait : narrées au *je*, les nouvelles expliquent ou bien la condition de la captatio photographique ou bien les circonstances de la découverte du cliché. Avec beaucoup de justesse, Jean-Paul Beaumier investit la photo dans son écriture. Toujours on nous parle de mémoire, de ce *ça a été* sur lequel écrivait Roland Barthes, c'est-à-dire l'assurance qu'apporte la photo que ce qui y est y fut. Cette charge mémorielle explique sans doute que, la plupart du temps, on nous raconte le décès d'un parent ou d'un mentor ; parfois, on évoque la fragilité qui mènera à la disparition et à la hantise de ce qu'on laisse derrière. Le procédé génère alors un imaginaire bien précis, tantôt émouvant, tantôt plus simplement tendre.

L'écriture de Jean-Paul Beaumier se fait précise, sans saut dans le rythme. Si on peut s'étonner que chaque nouvelle narration endosse le même style, comme si les multiples personnages empruntaient la même voix, il faut y lire davantage, il me semble, une continuité forte entre les textes. De fait, les effets de reprise ne sont pas que stylistiques, et on verra revenir les mêmes situations familiales, les mêmes déchirements au gré des textes, comme des relances, des variations, des méditations sur un thème. Le jeune frère qui fugue, les parents qui se séparent, le père ou la mère qui passe l'arme à gauche : *Que fais-tu là ?* traite de ces fragilités en vingt-six temps distincts.

Deux exemples permettront de donner une idée claire de l'effet produit.

La nouvelle « Sagement » s'appuie sur la photo d'une jeune fille assise *sagement* sur un canapé, fixant l'objectif — c'est d'ailleurs la photo qui illustre le livre en couverture. Tout le texte cherche à cerner cet impératif, exprimé par la mère : « Attends-là sagement. » Cette scène d'attente devient le révélateur de la personnalité de la fillette, qui répond aux demandes, exécute docilement ce qu'on attend d'elle, en commençant par bien brosser ses cheveux chaque

jour, pour que jamais ils ne s'emmêlent. Toute une métaphore se déploie alors : cette petite fille répond aux attentes, comprend-on, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus qu'attendre vainement ce qui ne reviendra pas. Ce que je veux montrer par cet exemple, c'est bien comment l'écriture allusive de Jean-Paul Beaumier part du caractère figé d'une photographie — la petite fille paraît pétrifiée sur place, trop sage, en effet — pour en faire un trait de caractère informé par tout un contexte dramatique, ou du moins par tout ce que les angoisses du quotidien recouvrent de drame. À la fin de cette nouvelle, d'ailleurs, répondre aux attentes de la mère semble condamner la petite fille à l'abandon, là, sagement, sur le canapé.

Inversement, pourrait-on dire, « Ton père qui… » présente un homme plutôt âgé, le regard fatigué ; le portrait montre une voûture triste, un rien de malaise. De même se présente la nouvelle, qui prend la forme d'une lettre d'un père adressée à sa fille. On y trouve bien des regrets, ceux de ne pas avoir aimé de la bonne manière : « Tu attendais sûrement mieux de ma part », laisse-t-il tomber. Mais jamais le texte ne quitte ce ton de dignité coincée qu'on perçoit dans la photo, un homme allé au bout de ses capacités paternelles, père monoparental n'ayant pas « appris à connaître » son enfant, qui à l'orée de sa mort doit bien établir un bilan, concocter des adieux. « Rappelle-toi que nous t'aimions, ta mère et moi, que je t'ai aimée aussi intensément qu'il m'était possible d'aimer », termine-t-il. S'il y a dans cette nouvelle un ton sec, comme une absence de style, l'authenticité de la confession n'en frappe que davantage, comme si notre regard était tombé sur une lettre véritable dépassant d'entre les fictions. Un tel ton revient au gré des textes.

Ainsi, Jean-Paul Beaumier poursuit une œuvre féconde avec son dernier recueil de nouvelles. Il réussit à tirer le meilleur de ce « petit genre », donnant à voir ce que, peut-être, la nouvelle seule sait livrer. Le fragile, le précaire, ce qui échappe aux marges des photographies — le *punctum*, écrivait Roland Barthes, cette interprétation qui nous pousse

hors du cadre des clichés —, trouve dans ces petites histoires un lieu d'expression plus qu'adéquat.

David Bélanger

Sombres hybrides

David Clerson, *Dormir sans tête*, Montréal, Héliotrope, 2019, 132 p.

Après deux romans, *Frères* (2013, récipiendaire, entre autres, du Grand Prix littéraire Archambault) et *En rampant* (2016), David Clerson propose un premier recueil de nouvelles où il poursuit l'exploration des thèmes et des motifs composant son univers singulier. Précisons d'entrée de jeu que la forme brève s'accorde tout à fait avec son approche à la fois cérébrale et surréelle.

Les douze récits de *Dormir sans tête* forment un assemblage très homogène sur le plan du propos, lequel est annoncé par la citation de Claude Cahun, artiste surréaliste, en exergue au recueil : « Je déserterai vos armées. *Je circulerai librement dans l'espace intermédiaire* » (c'est nous qui soulignons). Ce parti pris pour l'entre-deux, pour la marginalité, ce besoin de quitter une civilisation aliénante se révèlent ici par le biais de personnages inconfortables dans le monde qu'ils occupent, prisonniers « d'allégories crépusculaires, où dégén[èrent] les hommes, qui se confond[ent] avec les animaux et la terre » (« Yamachiche »). Voilà qui décrit non seulement la majorité des protagonistes du recueil, mais aussi ceux des récits créés par certains d'entre eux. En effet, outre « Yamachiche », d'autres nouvelles de Clerson mettent en scène des auteurs, par exemple « Le réel extérieur » et « La Pologne » : dans cette dernière, un écrivain, le frère du narrateur, publie un récit de survie aux accents dystopiques dont les personnages sont deux frères vivant au bord d'un fleuve… le tout n'étant pas sans évoquer le premier roman de Clerson. La mise en abyme est fréquente dans ces textes où le vide intérieur des hommes constitue un écho à la déchéance du monde et où